
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57592

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

l'Etat belge sous leur complète influence; p. 43, l'opposition »traditionnelle« entre Wallons et Flamands, ces derniers se sentant »von jeher benachteiligt und unterdrückt«. Le malheur, pour l'histoire, est que l'évolution actuelle de la Belgique tendra presque certainement à renforcer ces idées fausses.

Avec l'étude des sociétés de 1916, on entre dans le vif du sujet. Ces sociétés étaient des holdings qui devaient chapeauter des entreprises à capitaux allemands respectivement dans le domaine de l'industrie, de l'immobilier et des transports, ainsi que de l'eau, du gaz et de l'électricité. Leur activité ne fut cependant pas considérable. Ce qui apparaît bien est la disproportion entre l'ampleur du programme qu'elles étaient chargées de réaliser, et qui était celui que définissait von Falkenhausen, et la relative maigreur des réalisations. En fait de capitaux ennemis remplacés par des capitaux allemands, seuls des capitaux britanniques, après 1916, furent évincés, et cela dans des secteurs assez limités: un chantier naval à Anvers, des sociétés d'eau, de gaz et d'électricité à Anvers et à Bruxelles. L'instrument était prêt, certes, pour d'autres réalisations mais qui, avant la fin de la guerre, ne se firent pas. Le cas le plus curieux est sans doute celui de l'exploitation des mines de charbon de Campine où les Allemands butèrent contre les revendications des activistes flamands, leurs alliés politiques.

Sur la constitution des trois holdings de 1916, leur composition – où apparaît le Gotha des grandes entreprises allemandes, avec tout spécialement Stinnes –, leurs activités, leurs bilans, l'exposé de B. Hatke est d'une précision modèle. C'est de l'»Unternehmensgeschichte« menée avec toute la compétence voulue. Parmi les pages qui retiendront l'attention des spécialistes, il en est une qui mérite de figurer dans les anthologies: c'est une description concrète et documentée de la manière dont on fabrique un faux bilan (p. 144–145).

Le sujet, disions-nous en débutant, était peu connu. Il paraît bien, grâce au travail de Mme Hatke, cette fois, épuisé.

Jean STENGERS, Bruxelles

Anne ROERKOHL, Hungerblockade und Heimatfront. Die kommunale Lebensmittelversorgung in Westfalen während des Ersten Weltkrieges, Stuttgart (Franz Steiner) 1991, 378 p. (Studien zur Geschichte des Alltages, 10).

Il faut saluer ces études qui, en se consacrant à une région déterminée, permettent d'affiner un tableau général ou, éventuellement, de le modifier. La Westphalie, à cette époque, est d'autant plus importante qu'elle englobe des secteurs essentiels de la production de guerre, avec ses mines de charbon et ses usines d'armement, et il suffit de citer Dortmund et Bochum pour illustrer leur situation. Les surfaces agraires n'y sont pas majoritaires et l'élevage est loin d'être le facteur économique capital.

Le blocus imposé par les Alliés, par les Britanniques en particulier, se fait sentir peu de temps après le début du conflit et touche directement soit l'agriculture – importation d'engrais, de graines – soit l'apport de bétail pour la viande de boucherie et aussi fruits et légumes. Le blé, le seigle, et autres céréales, figurent parmi les produits qui subiront de plein fouet l'influence du blocus. Mais à cette influence s'ajoutent d'autres facteurs qui, rapidement, viendront aggraver la pénurie: l'imprévoyance des autorités, qui croyaient en une guerre courte, les déficiences du système d'échanges entre les zones agricoles riches et celles plus défavorisées dans ce domaine, la contradiction ville – monde rural et, bien sûr, toutes les spéculations et possibilités d'enrichissement que provoque une situation de crise.

Il est curieux de constater l'effet extrêmement négatif, et rapide, de la convergence de ces paramètres et les efforts déployés par les autorités civiles et militaires pour améliorer cette situation qui n'ont pas été couronnés de succès, bien au contraire. Il fallait avant tout préserver

la capacité de rendement des »travailleurs de force« de l'industrie de guerre, où figurent d'ailleurs en chiffres élevés les femmes et les adolescents, voire des hommes alors considérés comme âgés.

De ce fait, grâce à l'action des entreprises elles-mêmes, qui contribuent incidemment à favoriser les marchés parallèles – et interdits, cette population sera moins touchée par les pénuries, qui suivent le flux des récoltes et du fonctionnement des multiples systèmes et organismes mis en place pour gérer la crise alimentaire.

Municipalités, industriels, autorités militaires et associations patriotiques joindront leurs efforts à ceux des organismes d'État qui tentent de faire accepter à une population accoutumée à une nourriture riche et variée, indice des progrès sociaux et de l'évolution des habitudes de vie, une alimentation médiocre en qualité, uniforme et insuffisante à tous égards: l'hiver 1916–1917 aura été le plus cruel, tout comme en France d'ailleurs. Toutes les inégalités sociales se répercuteront sur la quête et l'obtention d'une alimentation non pas uniquement efficace sur le plan nutritionnel, mais variée et agréable.

Les nombreuses reproductions »d'appels« à la population que l'auteur a retrouvées et qui émanent soit des autorités soit des diverses associations qui se sont créées, reflètent toutes ces contradictions et le discours – et sa terminologie – montrent qu'il s'agit d'une guerre que l'on mène à l'intérieur. L'Armée ne s'y est pas trompée et elle a constamment cherché à assurer un approvisionnement acceptable des centres industriels, voulant ainsi éviter d'éventuelles manifestations, voire des grèves, accompagnées de ralentissements de la production.

La sous-alimentation, mais aussi la dégradation du niveau de l'hygiène publique et privée, due aux restrictions en matière de savon et produits dérivés des graisses, ont marqué significativement enfants et adolescents, mais aussi femmes et vieillards, beaucoup plus fragiles. En outre, devant remplacer les hommes partis au front, cette population a dû s'astreindre à des tâches pénibles, dangereuses parfois, dans des conditions de travail hors normes qui ont aggravé leur état physiologique et favorisé l'apparition de maladies spécifiques, ou élevé le taux de mortalité. En 1918, la grippe espagnole a ainsi pu se propager facilement.

Si la propagande française a exploité cette situation à l'envi, rares étaient ceux qui ont connu la réalité qu'elle masquait, et les prisonniers de guerre qui, naturellement, ont souffert de la pénurie alimentaire générale, n'ont pas perçu ce qu'elle représentait pour les populations civiles.

Ceci nous amène à une remarque. Si Anne Roerkohl a su faire revivre les comportements primaires, et authentiques, de la population, elle semble avoir négligé un aspect cependant fondamental à nos yeux: l'effet sur les permissionnaires venant du front de cette situation et ce qu'ils ont pu en penser: le contrôle postal eût été à cet égard très édifiant.

Et, si comme l'écrit l'auteur, la crise alimentaire a contribué à affaiblir le moral de l'intérieur, cette fragilisation a-t-elle pu avoir une influence sur la désagrégation de l'armée allemande en 1918? La question reste ouverte.

Espérons que cette étude rigoureuse puisse être amplement connue et, justement, servir à édifier une véritable histoire comparative, encore lacunaire à tant d'égards.

Marcel SPIVAK, Vincennes

Henriette WOTTRICH, Auguste Kirchhoff. Eine Biographie, Bremen (Donat) 1990, 256 p. (Schriftenreihe Geschichte und Frieden, 1).

Auguste Kirchhoff (Asbach/Rhénanie, 1867 – Bremen, 1940) aurait pu se contenter de mener la vie d'une femme de la bourgeoisie hanséatique, dans une grande maison accueillante, entourée d'amis, parmi lesquels beaucoup d'artistes. Vie de femme comblée: une enfance idyllique, l'amour tel qu'en rêvent les jeunes filles, un mariage heureux, un rang social élevé, cinq enfants qu'elle sait écouter et traite en partenaires adultes, mais qui ne lui épargneront ni